Les métaphores multiples de l'expression 'langue maternelle' : un projet de travail

Andrée TABOURET-KELLER
Université de Strasbourg

PREAMBULE

Ma contribution concerne la formulation d'un projet de travail à plusieurs, appuyé sur un réseau que les messageries informatiques facilitent aujourd'hui. La visée est comparative : considérant que les différentes expressions désignant la «langue maternelle» constituent un ensemble signifiant hétérogène, tant au cours de l'histoire que dans l'actualité immédiate, la comparaison devrait permettre de mettre en évidence à la fois les aires d'intersections entre deux ou plusieurs ensembles, et les aires spécifiques.

INTRODUCTION

Je tente de dégager quelques pistes d'investigation, il y en a certes d'autres. Dans son état actuel, mon projet comporte deux volets complémentaires : 1. une étude comparative des expressions qui, dans différentes langues, désignent une langue en tant qu'elle relèverait d'une relation spécifique entre la mère et l'*infans* au sein de laquelle elle remplirait la fonction particulière de l'abord initial du langage, relation et fonction désignées par l'attribut *maternel* ; 2. une analyse, comparative elle aussi, fondée sur les modalités discursives des fonctions idéologiques et politiques que ces expressions étaient.

Ce projet se fonde sur deux thèses. L'une de ces thèses stipule que la langue qualifiée de *maternelle* ne correspond à aucun objet linguistique particulier, mais que cette désignation met en œuvre et résume des associations, voire des réseaux de figures de rhétorique, principalement des méta-

phores, qui diffèrent selon les moments historiques et sociaux des discours qui en font emploi. L'autre thèse concerne de plus près l'objet de notre colloque, à savoir *Le discours sur la langue dans les régimes autoritaires* ; elle se fonde sur l'observation mise en lumière lors de notre premier séminaire, en septembre 2001¹, selon laquelle les expressions relevées, en particulier *langue maternelle*, figurent dans le discours sur la langue tant dans les régimes autoritaires que dans les régimes démocratiques. Cette thèse stipule que, quel que soit le type de régime, le domaine de la langue est un des domaines par excellence où l'autoritarisme se manifeste – avec l'armée, le droit, l'éducation – pour un ensemble de raisons institutionnelles liées à un idéal, celui de l'unité de l'Etat, unité juridique, administrative, éducative, principalement. Reste alors à préciser pourquoi et comment l'autoritarisme linguistique est exacerbé dans les régimes autoritaires.

Pour la présente investigation, je retiens deux moments concernant la notion de *langue maternelle*, celui de ses origines, celui de ses emplois aujourd'hui. A l'origine, c'est le Moyen- d'Age, aujourd'hui, c'est maintenant depuis une dizaine d'années ; entre les deux, un déplacement considérable du contenu et des emplois du concept s'est produit.

1. ETUDE COMPARATIVE DES EXPRESSIONS QUI, DANS DIFFERENTES LANGUES, ASSOCIENT L'ATTRIBUT *MATERNEL* A LA QUALIFICATION NOMINALE DE *LANGUE*

Les expressions retenues concernent deux langues romanes, française avec *langue maternelle*, et italienne avec *lingua materna*, deux langues germaniques, allemande avec *Muttersprache*, anglaise avec *mother tongue*, et, enfin, une langue slave, le russe, avec *rodnoj jazyk*. Il est à noter que français et italien comportent, de plus, les expressions *langue mère* et *madre lingua*. Toutes les expressions de cette liste se caractérisent par l'attribution du mot *mère* ou *maternel* à celui de *langue*, à l'exception de la dernière expression dans laquelle l'attribut *rodnoj* accolé à *langue (jazyk)* réfère à ce qui a rapport à sa propre naissance, les liens du sang, et, par extension, à ce qui est affectivement proche.

L'hypothèse la plus évidente est celle de représentations sémantiques communes. On se proposerait de la vérifier en distinguant le point de vue historique qui doit permettre de repérer et éventuellement de distinguer les ancrages sémiotiques et les filiations notionnelles de ces expressions, et le point de vue fonctionnel qui se propose de cerner les spécificités idéolo-

¹ Crêt-Bérard, 15 septembre 2001 : *La linguistique des dictateurs* (Faculté des Lettres, Section des langues slaves, BFSH 2, CH-1015 Lausanne, <http://www.unil.ch/slav/ling>).

giques actuelles de ces expressions dans les situations et les contextes de leurs emplois. Les niveaux d'analyse suivants pourraient être mis à profit : étymologique (qu'est-ce qui a été transféré, un signifiant? un signifié ?), sémantique (limitations et extensions éventuelles des acceptions sémantiques), sociolinguistique (formations identitaires, schèmes possibles de la mise en discours particuliers à chaque langue).

Dans le cadre de cette étude, seuls des éléments d'information peuvent être présentés. Par ailleurs et sauf exception, je laisse de côté les références bibliographiques dont la mention pourrait occuper à elle seule la totalité de l'espace de ce texte, il convient cependant de signaler que la documentation concernant les expressions du type *langue maternelle* est très inégale selon les langues, premier résultat comparatif qu'il faudrait analyser et interpréter. Par exemple, cette documentation est particulièrement riche en langue allemande. Le linguiste allemand Leo Weisgerber (1895-1985) a conceptualisé le terme dans une œuvre abondante, répétitive, discutable par bien des aspects² mais dont certaines contributions, comme *Die Entdeckung der Muttersprache im europäischen Denken*, de 1948, ('La découverte de la langue maternelle dans la pensée européenne'), restent une source importante concernant l'expression en allemand mais également dans les autres langues. Je dois me limiter à un nombre restreint d'exemples, seuls les ouvrages cités figurent dans la bibliographie.

2. APPARITION DE L'EXPRESSION *LANGUE MATERNELLE* ET EMPLOIS DE LA NOTION AU COURS DU MOYEN-AGE

Les premières occurrences sont attestées à partir du 12^{ème} siècle dans des écrits en latin d'Eglise où la métaphore *maternel(le)* qualifie les idiomes autres que le latin, par exemple, en 1119, «... *episcopus ... idem clericis et laicis materna lingua exposuit*». Au cours des 13 et 14^{èmes} siècles, le contexte n'est plus forcément le latin. Chez Dante (1265-1321) par exemple, le contexte est en latin dans le traité *De vulgari eloquio* de 1304 avec *materna locutio* et *materna vulgare*, mais en italien dans la *Divina Comedia* avec l'expression *parlar materno* ; chez John Wyclif (1320-1384), les deux contextes sont également présents, avec en anglais les deux expressions *modir language* et *modyr tongue* (les deux en 1380). Le même phénomène se rencontre dans d'autres situations, mais avec des décalages dans

² Weisgerber soutient que communauté de langue (*Sprachgemeinschaft*) et langue maternelle (*Muttersprache*) se déterminent l'une l'autre selon une loi universelle dans laquelle la communauté de langue est indiscutablement présupposée comme déterminante du fait communautaire (1948, pp. 8-13). Position permanente de ses premiers écrits (1929) à ceux d'après 1945 (1949-50, 1971).

le temps, par exemple au Danemark, avec *materna lingua* en 1210 mais *modhormal* au début du 14^{ème} siècle. De manière très générale, de tels emplois sont attestés dans pratiquement toute l'Europe de l'Ouest et du Nord. Dans l'ensemble, j'ai recensé

1180 : *materna lingua* (Norvège)
materna lingua (Danemark)
materna locutio, maternum vulgare, parler materno (Dante, latin et italien)
1350 : *moðurmal* (vieil islandais)
langage commun et maternel (Erasmus, français)
modhormal (danois)
modir language, modyr tongue (Wyclif, anglais)
modersprake (bas allemand)

Cette liste est purement indicative : elle illustre cependant que dans une période relativement courte, deux siècles, l'emploi de l'expression se généralise. Pourquoi ?

Les contextes de ces emplois nous donnent une indication. Ils ont tous en commun de faire fonctionner, explicitement ou implicitement, l'opposition entre le latin, alors langue d'Eglise ou langue de l'érudition, et un idiome autre, qualifié de *langue maternelle*. A ce point de mon investigation, je distingue de manière non-exhaustive, quatre univers principaux de discours où cette opposition est opérante : le religieux, le juridique, le littéraire, l'éducatif, je donne de rapides exemples concernant les trois premiers. Que ces univers se croisent, se soutiennent mutuellement ou bien soient en rivalité ne fait aucun doute ; la question est de savoir comment ils sont reliés. Comment fonctionnent ces croisements échappés à notre investigation d'aujourd'hui.

Dans l'univers du religieux, le passage du latin de la Vulgate³ à une *lingua materna* est déterminant dans l'histoire de la Chrétienté en Occident : il s'agit de la traduction de la Bible dans les idiomes des peuples chrétiens ou à christianiser⁴, traduction dont l'enjeu n'est rien moins que l'accès de l'homme du peuple au texte biblique ; lecteur et commentateur, il peut dès lors interpréter la parole divine. Le pouvoir quasi totalitaire que s'assure l'Eglise sur l'interprétation de cette parole par le biais du latin est

³ Il s'agit de la traduction latine de la Bible par Saint Jérôme à Bethléem (390-405) ; l'œuvre de Jérôme tente de s'affranchir des anciennes versions faites sur le grec et de revenir à la «vérité hébraïque» ; cette version ne sera reconnue comme authentique qu'au Concile de Trente, en 1546, et ne s'imposera comme version officielle de la Bible catholique qu'en 1592 (Rey, 2000, p. 2188).

⁴ Cette tâche est actuellement poursuivie, en particulier par le *Summer Institute of Linguistics* : des idiomes encore sans écriture reçoivent une écriture de sorte à ce que la Bible puisse être traduite et diffusée.

un exemple magnifique, peut-être l'exemple *princeps* dans notre civilisation occidentale, d'un pouvoir politique par la langue. Il faut se rappeler que les 12, 13 et 14^{èmes} siècles sont riches de mouvements contestataires – menés par différents réformateurs dont plus d'un paye son engagement de sa vie – dans toute l'Europe de l'Ouest.

Dans une bien moindre mesure intervient dans notre étude, le problème posé par la traduction du texte relatif au don des langues, associé à la descente de l'Esprit Saint sur les apôtres réunis à Jérusalem, dix jours après l'Ascension (suivant les Actes des apôtres).

Dans l'univers du droit, je ne connais pour le moment que le cas français. Il devrait être possible de relever des premières données, telle par exemple la pérennité du latin dans les différents textes juridiques en Europe. En France, au 13^{ème} siècle, on pouvait déjà entendre les plaideurs formuler leurs plaidoiries dans «leurs propres mots» mais la transcription se faisait en latin. Un certain nombre d'ordonnances, de Montil-les-Tours (1454), Moulins (1490), puis la bien connue Ordonnance de Villers-Coterêts (1539), participent d'abord à imposer de mettre par écrit les opérations juridiques, tant ce que déclarent «les parties en jugement» que les lois elles-mêmes – Charlemagne déjà en avait souligné la nécessité – mais aussi à unifier leur écriture. Par exemple, l'Ordonnance de Moulins prescrit «en tout le pays du Languedoc» l'emploi du latin dans les transcriptions et ordonne qu'elles soient «redigez par escrit en langage François ou maternel». Le long passage, plusieurs siècles, d'une justice locale et orale à une justice nationale et écrite participe de plusieurs développements : l'unification de l'écriture, sa grammatisation et sa normalisation, la promotion du modèle écrit mais aussi le cadre de cette promotion. En résumé, sous couvert de l'appel au *langage maternel et françois*, il s'agit aussi bien de l'unification du pouvoir de l'Etat au cours même de sa mise en place, c'est-à-dire de sa consolidation qui peut prendre des aspects autoritaires, voire tyranniques, que de la promotion des conditions de la démocratie par l'instauration de la possibilité pour chaque citoyen d'avoir accès aux textes qui le concernent. On peut dire que si l'unification du pouvoir d'Etat est relativement bien réalisée, la compréhension par tous de l'ensemble des textes qui régissent la vie en société est loin d'être atteinte.

Dans l'univers de la création littéraire, il existe de nombreux travaux d'investigation et de description des textes du Moyen-Age écrit dans des langues non latines, ce n'est pas mon domaine. La chantefable française *Aucassin et Nicolette* date du 13^{ème} siècle, le passage de Dante au *parlar materno* a déjà été évoqué. Il s'agit de sa part d'un engagement profond qui vise à édifier une culture laïque moderne ; la langue vulgaire doit être fondée scientifiquement (dirait-on aujourd'hui), elle ne doit pas seulement être une transcription hasardeuse du *maternum vulgare* (*De vulgari eloquentia*, 1303-1305) mais mettre à profit tout le savoir de l'époque (philosophique

et scolastique) pour aboutir à une réelle élaboration linguistique (*La Divine Comédie*, 1306-1321)⁵.

Un trait commun caractérise ces trois univers : les expressions *langue maternelle*, *vulgaire*, ou *autre*, sont conceptualisées par opposition au latin. Nous laissons de côté le fait que l'expression *langue* elle-même est une métaphore qui s'appuie sur l'organe anatomique et qu'elle peut fonctionner en complémentarité avec l'expression *tongue*, en anglais, par exemple. Ce trait commun est avant tout leur fonction contestataire et réformatrice au sein de la catholicité, fonction générale en Europe de l'ouest ; dans la même période l'expression soutient la promotion des Etats et de leur pouvoir central, promotion qui va s'étaler sur plusieurs siècles dans certains cas, et sera même très tardive dans les cas de l'Allemagne et de l'Italie. Il ressort que dans le cadre religieux, il s'agit de remplacer le latin par un texte dans une langue qui connaît déjà des formes écrites (le «français» du réformateur Valdo, l'«allemand» de Luther, par exemple) alors que, dans le cadre juridique, il s'agit de mettre d'abord par écrit des coutumes locales non encore écrites et de les unifier ensuite dans une même langue, au sein d'un même territoire de pouvoir. L'écriture d'œuvres littéraires et philosophiques dans une telle langue, peut, quant à elle, être interprétée à la fois comme un appui du mouvement contestataire intra-religieux et comme participation à la mise en place d'institutions non inféodées au pouvoir du latin. Là encore, je laisse de côté le fait qu'à la fin du Moyen Age, pouvoir religieux romain et pouvoir laïc des princes entretiennent des rapports tantôt conflictuels, tantôt de coopération dans lesquels les alliances avec les réformateurs et les esprits forts comme Dante sont promues ou défaites selon les opportunités du moment.

Une fois ces traits généraux dégagés, l'étude comparative devrait être poursuivie de langue à langue. Nous disposons actuellement de solides amorces d'une telle investigation, comparant les cas allemand et français (Goebel, 1986) et anglais et français (Tabouret-Keller, *Le Page*, 1986), sans doute y a-t-il d'autres études qu'il conviendrait de recenser.

3. POUR UNE ANALYSE COMPARATIVE DES FONCTIONS IDEOLOGIQUES ET POLITIQUES QUE CES EXPRESSIONS ETAYENT

Faisons un saut de géant et passons aux temps présents. Dans le vaste chantier dont la mention ici est l'expression d'un vœu plutôt que d'une

⁵ En 1313, Dante fut condamné à mort par contumace ; il avait, entre autre, préconisé la stricte autonomie des pouvoirs de l'Empereur et du Pape.

réalité, il est possible de dégager une profonde transformation qui touche à la mise en discours de l'expression *langue maternelle* après la fin de la seconde guerre mondiale. Depuis les années cinquante, je n'ai cessé de réunir des informations de première main sur divers terrains et accéder à nombre de documents écrits, en particulier dans le cadre des institutions européennes. Ces activités se poursuivent aujourd'hui.

Au cours de cette seconde moitié du 20^{ème} siècle, il me semble possible de distinguer, en Europe de l'ouest et du nord, trois périodes qui se chevauchent :

- *la période de l'immédiat après-guerre*, disons jusqu'au début des années soixante, pendant laquelle on observe la résurgence d'anciennes revendications nationales et identitaires locales liées à l'emploi d'une langue propre, que ce soit au Pays basque, en Bretagne, en Vallée d'Aoste ou au Pays de Galles. Les langues locales comme le breton ou l'alsacien sont encore parlées dans les familles, voire transmises aux enfants ; l'emploi de l'expression «*langue maternelle*» est relativement fréquent ;

- *la période qui correspond à ce que l'on appelle «les trente glorieuses»*, en gros des années 50 aux années 80, pendant laquelle l'expression de la revendication identitaire, accompagnée de la revendication à une langue propre, généralement qualifiée de maternelle, s'aiguisse, devient plus insistante, voire se généralise dans les Etats ou régions concernés. Dans la même période, la génération des anciens locuteurs de langues locales tend à s'éteindre, ces langues sont de moins en moins souvent transmises dans le sein des familles. Cette revendication trouve alors son expression dans les institutions des Etats qui prennent des mesures en faveur de l'emploi de ces langues, généralement dans le domaine de l'éducation mais pas uniquement ; elle fait également surface dans les institutions internationales à vocation supra-nationale comme le Conseil de l'Europe ;

- *enfin la période actuelle se caractérise par la consolidation des acquis institutionnels en faveur de ces langues locales, quelquefois aussi par de premières contestations* (par exemple dans la Vallée d'Aoste, Fondation Chanoux, 2002). Cette consolidation va de pair avec un déclin de l'usage de ces langues, tant dans les familles qu'en milieu rural où elles étaient longtemps restées présentes dans le commerce quotidien. Ce déclin reflète également le fait que les formes enseignées de ces langues locales sont des formes normalisées qui entretiennent des écarts plus ou moins importants avec les formes vernaculaires.

La mise en discours de l'expression «langue maternelle» se transforme ainsi sur deux plans : revendiquée comme un droit, en particulier pour l'enfant, elle cède la place à d'autres expressions, généralement des noms de langues comme dans les textes du Conseil de l'Europe qui concernent les langues régionales sans employer l'expression «langue maternelle», ou dans les textes législatifs français concernant leur enseigne-

ment. Dans le même temps où l'usage public de ces langues s'amenuise, voire disparaît, l'emploi s'est imposé de termes généraux comme «langue régionale». Par ailleurs, mais plus récemment, en gros depuis la fin des années quatre-vingt dix, l'emploi de l'expression *langue maternelle* réapparaît dans le contexte bien particulier de la mention d'une langue que l'on a le devoir d'enseigner aux enfants car ils ne connaissent plus leur *langue maternelle*, voire ne l'entendent même plus. En somme, il faut maintenant enseigner la langue maternelle car elle n'est plus parlée. L'argument selon lequel tout idiome doit être sauvé est fréquemment invoqué, il figure en particulier dans le Préambule de la *Charte européenne des langues régionales et minoritaires*⁶.

Selon l'indication donnée dans l'introduction, l'expression russe *rodnoj jazyk* ne correspond pas à celle de langue maternelle qui serait littéralement *materinskij jazyk*. Patrick Sériot qui, depuis notre colloque, a entrepris d'explorer les questions posées par *rodnoj jazyk*, me signale⁷ que *rod* dénote à la fois la naissance individuelle (*rody* : accouchement) et la lignée, la souche, le clan, l'appartenance à une communauté dont les limites sont extensibles, par exemple *ruskij narod*, le peuple russe en entier. Par ailleurs, précise-t-il, historiquement il y a en Russie deux langues⁸ : le russe vernaculaire, dit slave oriental, non écrit jusqu'au début du 18^{ème} siècle, et le slavon, langue de l'écrit d'Eglise, originaire des Balkans du sud, ou vieux-bulgare, de moins en moins compréhensible pour le «simple peuple», à mesure qu'on avance dans le temps. Au début du 18^{ème} siècle, paraissent des essais, encore malhabiles, d'utiliser le vernaculaire pour imiter la littérature galante française et transcrire les manuels de construction navale hollandais, essais qui donneront lieu, au tournant du 18^{ème} et 19^{ème} siècles, à une polémique entre les archaïstes et les novateurs pour savoir si on doit faire des néologismes par emprunts et calques du français ou bien par créations à partir du russe ou du slavon⁹. Le russe, insiste Sériot, est une langue profondément mixte.

⁶ Le texte complet de la Charte figure, entre autre, in Clairis *et al.*, 1999, p. 255 – 272.

⁷ Courriers des 29. 9. , 16.11. et 1. 12. 2003.

⁸ Au Moyen Age, la langue des codes et recueils de lois fut le «russe de chancellerie» (*kanceljarskij jazyk*), à morphologie slave de l'est mais au style particulièrement embrouillé et à la syntaxe imitée du slavon.

⁹ Au début des années 1970, j'eus le privilège d'assister, à l'université de Daar es-Salaam, à des séances de travail à l'initiative de l'Académie de la langue swahili, dont l'objet était analogue : fallait-il pour les produits d'importation mais aussi pour les concepts scientifiques et philosophiques, forger des termes originaux à partir de racines swahili ou bien s'en tenir à l'emprunt des appellations ou des expressions d'origine ? la difficulté qui donna lieu à la plus importante perplexité, concernait les

De plus, dans le discours sur la langue tant dans la Russie d'antan que dans l'URSS, une distinction a cours entre la langue du peuple, *narodnyj jazyk*, et la langue littéraire *literaturnyj jazyk*, langue châtiée que ne comprend pas le simple peuple mais que les «intellectuels» estimaient représenter pour le libérer des propriétaires terriens. Le simple «peuple» (*narod*, plus près de la notion de *Volk* que l'expression française *peuple*) est source d'inspiration dans le sens qu'il faut apprendre de lui la langue pure de «nos ancêtres», non souillée par les emprunts étrangers, mais elle a aussi l'inconvénient d'être grossière, bref un parler «populaire», ce qui est insupportable pour les dits «intellectuels». Il faut donc éduquer le peuple, slogan de tous les mouvements intellectuels populistes urbains. Ainsi, au-delà de *rodnoj jazyk*, il convient de souligner la tension entre *literaturnyj jazyk*, langue littéraire à ne pas confondre avec la langue de la littérature, langue châtiée et polie par le travail de ceux qui savent manier la langue — pure tautologie évidemment — et *narodnyj jazyk*, langue du peuple, à la fois source d'inspiration, de ressourcement, et en même temps cible d'une activité d'épuration et d'enseignement.

En Ukraine, la situation est différente. L'expression *ridna mova*, équivalente à *rodnoj jazyk*, ne renvoie pas à l'opposition entre vernaculaire et slavon, mais entre vernaculaire et russe, langue de l'opresseur ou du libérateur, selon les options politiques. Depuis l'indépendance, l'ukrainien est la langue de l'Etat, que bien peu maîtrisent, mais qui est objet d'enseignement obligatoire, avec un succès varié selon les régions. Il reste à confirmer — ce qui semble plus que probable, tant en Russie qu'en URSS — l'absence de distinction entre ce qui serait une langue maternelle, au sens allemand de *Muttersprache*, et la langue courante (*Umgangssprache*). Il convient donc, sur bien des points, de viser une étude contrastive plutôt que comparative.

QUELQUES REMARQUES ET UNE CONCLUSION

Les nouages métaphoriques de l'expression *langue maternelle*, que je pensais mettre au centre de cette communication, n'y sont pas vraiment. Mais une transformation profonde des représentations qui en étayaient les emplois peut être indiquée :

- dans les premiers temps, en gros jusqu'au début du 19^{ème} siècle : *un objet à conquérir*, lié à la mère physique, à l'oralité, au territoire, à la communauté, représentations qui se densifient (*verdichten*) par

termes comportant des racines grecques ou latines, elles-même objet d'emprunts et de transformations accumulées.

l'absorption, selon les besoins, d'autres associations, par exemple à une langue mère, à un idéal national, à l'idée d'égalité ;

- dans un second temps, au courant du 19^{ème} siècle : *un objet à préserver* (importance du romantisme allemand) que ce soit dans les régions rurales qui tendent déjà à être délaissées, dans les considérables masses migrantes (vers les Amériques, vers la ville ...), dans les territoires annexés suite à des guerres, dans les petites régions, dans les nouveaux Etats ... ;

- enfin, aujourd'hui *un objet du manque*, objet déjà perdu, qui peut unir, sous le couvert de l'expression *langue maternelle*, toutes les images rhétoriques que l'on voudra, et servir toutes les formes d'engagement, des plus nobles et apaisées aux plus sordides et fanatiques.

Par ailleurs, compte-tenu des premiers documents fournis par Patrick Sériot et présentés ci-dessus, nous devons questionner les limites de la méthode comparative en ce qui concerne les cas ouest-européen et est-européen et, sans doute dans tous les cas, avoir recours aussi aux méthodes contrastives.

En introduction, je posais la question de savoir pourquoi et comment l'autoritarisme linguistique est exacerbé dans les régimes autoritaires : de tels régimes ne peuvent fonctionner que quand le plus grand nombre de courroies de transmission du pouvoir sont contrôlées à partir d'un centre ; les démocraties ne sont pas exemptes de tentatives despotiques, en particulier dans le domaine des politiques linguistiques, questions que nous n'abordons pas directement ici, mais qui affluent constamment dans nos exposés. De tels régimes, mais particulièrement les régimes totalitaires qui peuvent se définir par le fait qu'ils ne tolèrent pas d'exception à un pouvoir qui se veut total (Lacoue-Labarthe et Nancy, 1998), s'appuient sur des éléments symboliques parmi lesquels la langue commune, qualifiée de maternelle au besoin, est facile à mettre en œuvre : elle est directement la propriété de chacun, qui, par son biais, peut s'identifier à la «communauté» des autres qui comme lui la parlent. Des agrégats sont construits, le plus prolifique est certes l'agrégat allemand entre *Sprachgemeinschaft* et *Volks-gemeinschaft*. Se profilent ici des questions incontournables : comment se construisent et fonctionnent les relations d'identité ? de la langue au peuple, de la langue à la nation ? de chaque locuteur à de telles relations ? questions à intégrer dans notre chantier de travail. Des pistes d'investigation sont proposées par Pierre Legendre qui préconise que l'identité est relationnelle de manière intrinsèque en tant que lieu de la rencontre du subjectif et du social (Legendre, 2001, p. 29-30) et, plus généralement, que le lien social est assujéti à la relation d'identité (*op. cit.* p. 194). Dans cette optique, un des instruments du «maniement social de l'identité» (*op. cit.* p. 186) serait l'évocation de la langue maternelle, sous ses divers couverts ((Tabouret-Keller, 2002).

En conclusion, il convient de souligner que la réalisation du projet que nous avons esquissé exige de nombreuses collaborations. Or un réseau ne fonctionne pas bien ou même cesse de fonctionner quand les gens n'ont pas l'occasion de se rencontrer et de discuter de vive voix (par exemples, les réseaux de la Fondation Européenne de la Science sur le code-switching pour rester dans notre domaine (Milroy et Muysken, 1995), ou bien le réseau du *International Group for the Study of Language Standardization and the Vernacularization of Literacy* (IGLSVL) (Tabouret-Keller *et al.*, 1997), ont tous fonctionné avec des rencontres.

Quelques étapes peuvent être définies : cerner parmi les nombreuses pistes une piste qui raisonnablement peut aboutir parce qu'elle est délimitée et qu'elle intéresse des collègues qui peuvent y consacrer du temps ; ou bien se borner à fabriquer un livre, pourquoi pas plurilingue, avec différentes contributions autour du thème de la langue maternelle.

A souligner, une difficulté particulière si l'on préconise la comparaison Europe de l'ouest et Europe de l'est, voire l'Europe centrale et orientale (ECO), due au fait que très peu de collègues connaissent les langues slaves par exemple, contre relativement beaucoup qui pratiquent langues romanes et germaniques.

© Andrée Tabouret-Keller

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CLAIRIS, Christos, COSTAOUËC, Denis et COYOS, Jean-Baptiste, 1999 : *Langues et cultures régionales de France*, Paris : L'Harmattan.
- Fondation Chanoux, 2002 : *Una Valle d'Aosta bilingue in un'Europa plurilingue*, www.fondchanoux.org.
- GOEBL, Hans, 1986 : «Der 'Muttersprache Not' in der Romania. Eine begriffsgeschichtliche Betrachtung zum Bezeichnungstyp 'langage maternel français'», *Grazer Linguistische Studien*, n° 27, p. 69-88.
- LACOUË-LABARTHE, Philippe et NANCY, Jean-Luc, 1998 [1991, 1^{ère} éd.] : *Le mythe nazi*, s.l. : Editions de l'Aube.
- LEGENDRE, Pierre, 2001 : *De la société comme texte. Linéaments d'une anthropologie dogmatique*, Paris : Fayard.
- MILROY, Lesley et MUYSKEN, Pieter (Eds.), 1995 : *One Speaker, two Languages. Cross-disciplinary Perspectives on Code-Switching*, Cambridge : Cambridge University Press.
- REY, Alain, 2000 : *Le petit Robert*, Paris : Dictionnaires Le Robert.

- TABOURET-KELLER, Andrée, 2003 : «La langue maternelle, un carrefour de métaphores», *Diaspora(s), Les langues dépayées*, n° 2, pp. 21-35.
- TABOURET-KELLER, Andrée et LE PAGE, Robert, 1986 : «The mother tongue metaphor», *Grazer Linguistische Studien*, n° 27, p. 249-60.
- TABOURET-KELLER, Andrée, LE PAGE, Robert, GARDNER-CHLOROS, Penelope et VARRO, Gabrielle, 1997 : *Vernacular Literacy. A Re-Evaluation*, Oxford studies in Anthropological Linguistics, Oxford : Clarendon Press.
- WEISGERBER, Leo, 1929 : *Muttersprache und Geistesbildung*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.
- — 1954-1959 [1949-1950, 1^{ère} éd.] : *Von den Kräften der deutschen Sprache*, Düsseldorf : Pädag. Verlag Schann.
- — 1971 : *Die geistliche Seele der Sprache and ihre Erforschung*, Düsseldorf : Pädag. Verlag Schann.